



**SILVERSTEIN, Stephen (2016).** *The Merchant of Havana: The Jew in the Cuban Abolitionist Archive*. Nashville: Vanderbilt University Press, 205 p.

L'ouvrage de Stephen Silverstein se compose d'une série d'essais au sujet d'œuvres littéraires cubaines (*Sab* et *Cecilia Valdés*) et portoricaine (*La Cuarterona*) auxquelles l'historiographie traditionnelle confère généralement une portée antiesclavagiste. Si « l'archive abolitionniste cubaine » —comme il la qualifie dans le sous-titre de son livre— a fait l'objet d'innombrables études, Silverstein est le premier à l'interpréter en mettant l'accent sur l'importance de la tropologie antijuive dans la construction de l'imaginaire créole.

L'auteur discerne une judaïsation des étrangers particulièrement notoire dans le contexte de l'essor des plantations sucrières de Cuba, qui alla de pair avec la restructuration libérale du système impérial espagnol et coïncida avec l'avènement du « second esclavage », conceptualisé par Dale Tomich. Silverstein s'inscrit dans la lignée de l'historien nord-américain, dont les travaux situent l'intensification du travail esclave à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans le cadre du processus d'expansion de l'économie capitaliste à l'échelle mondiale. Ces transformations économiques et politiques entraînèrent une exacerbation des antagonismes au sein d'une société coloniale cubaine caractérisée par une structure de race et de classe particulièrement marquée. L'élite créole, qui avait été un rouage essentiel de la domination coloniale sous l'Ancien Régime, vit ses prérogatives s'atténuer à mesure que s'affirmaient celles d'une nouvelle bourgeoisie commerçante en provenance de l'étranger. Le Juif s'imposa alors dans nombre d'écrits créoles en tant que personnage conceptuel afin de façonner un projet d'ordre racialement.

Silverstein parle, de façon convaincante, d'un antijudaïsme sans Juifs. Ce trope du « Juif notionnel », à l'œuvre à d'autres époques et sous d'autres latitudes, n'avait guère besoin de la présence de Juifs à Cuba pour fonctionner sur le plan idéologique. L'auteur se propose d'adopter une perspective transversale afin de vérifier à quel point les perceptions des Juifs ont à voir avec celles relatives à l'ambiguïté dont étaient porteurs les Mulâtres (on pense ici aux travaux de José F. Buscaglia Salgado), mais également avec celles ayant trait à l'immoralité sexuelle des Afro-cubains. Cette racialisation de l'Autre constitue l'une des variables de l'équation identitaire cubaine et contribue aussi, sur le plan historiographique, à l'approche critique d'expériences raciales *a priori* différentes.

Le Juif imaginaire, insiste Silverstein, joua le rôle de « réceptacle symbolique » des angoisses créoles au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et fut un élément clé de la

rhétorique performative d'œuvres appartenant au « genre antiesclavagiste », appellation qu'il n'aura d'ailleurs de cesse de nuancer et de rejeter tout au long de son argumentation. Si l'on retrouve des traces de la supposée implication esclavagiste des Juifs dans le cadre de certaines déclarations « antiesclavagistes » de missionnaires capucins dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle à Cuba, c'est au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> que va s'affirmer l'association du commerçant d'esclaves avec la judéité. Le cercle littéraire de Domingo del Monte, mécène lettré et figure de proue du libéralisme cubain, constitua le terrain privilégié de la création des œuvres que la littérature spécialisée a coutume de qualifier d'antiesclavagistes.

Les craintes de l'élite créole furent condensées dans plusieurs récits, à la faveur d'un déplacement métonymique, sous les traits de personnages similaires à Shylock, le riche usurier juif du *Marchand de Venise* de William Shakespeare. Les pages du *Merchant of Havana*, par le biais d'une approche théorique novatrice, invitent donc à une nouvelle lecture de « l'archive abolitionniste cubaine » en accordant une place inattendue au « Juif métaphorique », un protagoniste jusqu'à présent ignoré par l'historiographie cubaniste.

Le premier chapitre de l'ouvrage souligne que le *boom* sucrier des années 1790, survenu à la suite de la révolution de Saint-Domingue, et la redéfinition du colonialisme espagnol furent à l'origine d'une profonde restructuration de la production agricole et du modèle financier de l'île de Cuba. L'élite créole, dont l'hégémonie reposait sur la propriété terrienne et l'hérédité, entra dès lors en concurrence avec une nouvelle bourgeoisie étrangère —péninsulaire, en particulier—. En l'absence d'une banque commerciale avant 1857, les coûts extravagants des *ingenios* cubains reposaient entièrement sur les crédits consentis par les marchands qui assumaient la fonction de banquiers privés. Dans la mesure où ces prêts pouvaient atteindre des taux exorbitants —jusqu'à 40% dans certains cas—, les propriétaires de Cuba croulaient sous des dettes monumentales, à tel point qu'en 1862, 80% des plantations sucrières de l'île étaient sous le coup d'une procédure de saisie. Contrairement à l'idée véhiculée par de nombreuses études, la crise du système esclavagiste cubain est donc moins le fait de son incompatibilité supposée avec l'industrialisation, que de son mode de financement. C'est le coût du capital qui explique la ruine de l'ancienne plantocratie créole au profit de l'essor d'une classe de marchands-propriétaires qui s'appuya sur l'usure pour s'imposer comme la nouvelle « saccharocratie » cubaine.

En outre, l'introduction massive d'esclaves au cours du premier XIX<sup>e</sup> siècle eut pour conséquence de modifier sensiblement la structure socio-raciale de la colonie espagnole, qui était jusque-là dominée par les Blancs sur le plan démographique. Silverstein établit un lien entre les personnes dites « de couleur » et le « Juif notionnel », en cela qu'ils étaient perçus comme racialement différents. L'afro-cubanité et la judéité, en dépit de leurs spécificités, sont envisagées en tant qu'images croisées négatives sur la base desquelles les frontières de la cubanité furent tracées.

Dans la première étude de cas, qui porte sur *Sab* (1841) de Gertrudis Gómez de Avellaneda, ce n'est pas le marchand péninsulaire qui est visé, mais le commerçant britannique, qui se voit paré d'un catalogue de marqueurs raciaux (physiques, psychologiques, vestimentaires...) censés corroborer sa judéité métapho-

rique. Les Britanniques sont pris pour cible par l'écrivaine originaire de Puerto Príncipe (actuelle Camagüey) pour deux motifs principaux : premièrement, compte tenu du poids de leurs capitaux dans le cadre de la réorganisation socioéconomique de la colonie espagnole ; deuxièmement, en raison de leur campagne virulente afin de mettre un terme au trafic négrier dans l'île.

Il est intéressant d'observer avec Silverstein que la judéité du personnage de Jorge Otway ne se révèle pas uniquement de façon visible, sur la base d'indices phénotypiques qui caractériseraient le corps de l'usurier britannique : la perception raciale de sa physionomie juive est aussi le résultat d'un travail cognitif. L'instrumentalisation de la judéité de ce personnage doit se comprendre comme une tentative de contrer le nouvel ordre social, économique et politique alimenté par le capital étranger et de tenter de restaurer ou, tout du moins, de préserver les privilèges dont jouissait l'ancienne bourgeoisie propriétaire créole.

Dans le roman de Gómez de Avellaneda, l'anglophobie se conjugue avec la négrophobie. Ces sentiments xénophobes sont exprimés par une élite créole qui vivait dans le souvenir effrayant des événements d'Haïti, largement avivé par le fait que les Blancs étaient désormais en minorité sur l'île, comme semblait l'indiquer le recensement officiel de 1841. Le métissage induit par cette nouvelle donne démographique —réelle ou instrumentalisée— se manifeste aussi bien à travers le protagoniste principal du roman, le mulâtre Sab, que par le biais d'Enrique, le fils de Jorge Otway. Les deux personnages partageaient le même entre-deux racial. Leur proximité physique avec les créoles contribuait à renforcer leur étrangeté, à l'image des Juifs dans la culture occidentale, dont l'apparente normalité suscitait le rejet. Par ailleurs, la couleur intermédiaire de Sab agit comme un effaceur de la subjectivité noire et reflète plus profondément le projet proto-eugénique soutenu par certains créoles en vue d'éradiquer les Afro-descendants de Cuba par le biais de l'exil forcé et du métissage. Aux yeux de Silverstein, il s'avère donc inapproprié de qualifier d'abolitionniste le roman de Gertrudis Gómez de Avellaneda. Les exclusions multiples qui balisent son récit, qu'elles soient d'ordre métaphorique ou réel, permirent à la romancière cubaine d'esquisser entre les lignes les contours de son utopie raciale.

La notion de race se trouve d'ailleurs au cœur des visées anticolonialistes de l'auteur portoricain Alejandro Tapia y Rivera dans son œuvre *La Cuarterona* (1867), l'un des romans caribéens les plus populaires du XIX<sup>e</sup> siècle. Son héroïne, Julia, en raison de son ascendance africaine partielle, incarnerait l'un des éléments distinctifs de la subjectivité portoricaine. Cependant, cette intégration raciale relative, interprétée par la majorité des études en la matière, ne saurait rendre compte, aux yeux de Silverstein, du processus d'exclusion à l'endroit des Noirs et des Juifs —sur le plan métaphorique—, de la même manière que le roman ne véhiculerait nullement des valeurs abolitionnistes radicales.

Le choix d'inclure *La Cuarterona* dans un *corpus* focalisé sur le cas cubain se justifie pleinement dans la mesure où Tapia fréquenta le cercle littéraire de Domingo del Monte à Madrid et que l'intrigue se déroule à La Havane. Sous l'influence politique et esthétique de Del Monte, Tapia s'appuie sur une judaïsation métaphorique du marchand péninsulaire, dépeint comme un usurier et un commerçant d'esclaves. Par cette stratégie discursive, il s'agissait de dénoncer le

despotisme colonial en vilipendant l'un de ses principaux symptômes. La judéité du négrier espagnol permettait d'établir une claire distinction entre le *passing* racial et l'avancement social, à une époque où les titres de noblesses pouvaient s'acheter. C'était une façon de protéger symboliquement l'élite créole face aux dangers représentés par l'usure péninsulaire et les effets du métissage. La pureté raciale était instrumentalisée afin de préserver les privilèges sociaux et politiques d'une élite créole sur le déclin.

Du reste, la blancheur apparente de Julia, qui lui octroyait une certaine « neutralité raciale », contribuait à amplifier les marqueurs raciaux des marchands péninsulaires dont le phénotype, comme celui des Juifs, ne « trahissait » à première vue pas l'origine. Cette hybridation raciale entre la négrophobie et la judéophobie fut parachevée par le trope du « bon nègre » et par la description paternaliste des relations entre bons maîtres et esclaves soumis. Dans le contexte de la stratégie d'équilibre racial orchestrée par le libéralisme de Madrid, Tapia, à l'image de ses homologues cubains, entendait contrecarrer la peur suscitée par les révoltes d'esclaves afin de redéfinir la relation coloniale en invoquant une « alchimie raciale » illusoire.

La dernière étude que Silverstein consacre à « l'archive abolitionniste » concerne, comme on pouvait s'y attendre, la principale production littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle cubain, à savoir *Cecilia Valdés o la Loma del Ángel* (1882) du romancier Cirilo Villaverde. Prenant de nouveau le contre-pied des lectures conventionnelles du roman, Silverstein ne souscrit pas à la dimension philanthropique de l'œuvre, dont le dessein aurait été de mettre un terme à l'esclavage ; il préfère l'envisager comme un manifeste en faveur d'un programme de réformes ayant pour but, bien au contraire, de prolonger l'institution servile. À ses yeux, la description des horreurs de l'esclavage présente dans *Cecilia Valdés* avait pour fonction de défendre une politique dite du « bon traitement » à l'endroit des esclaves, afin de proposer une nouvelle rationalisation de leur travail au sein de la plantation.

Afin d'étayer son propos, l'auteur du *Merchant of Havana* se livre à un réexamen de la figure de la mulâtresse —en tant qu'objet sexuel— en consonance avec celle du marchand péninsulaire, dont la nature intrinsèquement corrompue relève une nouvelle fois d'une rhétorique de la judéité. Cette double racialisation de l'altérité ne faisait que souligner davantage les traits homogènes d'une cubanité délimitée par le libéralisme créole.

Les pages de *Cecilia Valdés*, dont la version finale ne fut publiée qu'après la Guerre des Dix Ans, synthétisent certaines des grandes lignes du réformisme créole, mouvement dont l'éclosion se situe au tournant des années 1830. Le « bon traitement » s'inscrit dans le contexte de l'industrialisation de la plantation et de ses conséquences dramatiques concernant la mortalité des esclaves. Face à la flambée du prix des esclaves due à l'illégalité du commerce négrier, les propriétaires créoles qui, comme on l'a vu, avaient dans l'idée de se défaire de l'emprise des trafiquants péninsulaires, entreprirent d'accorder un meilleur traitement à leurs esclaves tant en termes de reproduction naturelle que de conditions de travail, d'alimentation, de santé et de logement, et ce, dans le seul but de prolonger leur temps de « vie utile » et, par la même occasion, de canaliser leur désir de rébellion. Cette politique, bien évidemment, n'avait rien d'humaniste. Si les plan-

teurs créoles furent tenus d'évoluer à propos de l'organisation du travail esclave en raison d'une conjoncture économique en mutation, l'abolition de l'institution en tant que système ne figurait pas à leur l'ordre du jour.

Cándido Gamboa, l'un des personnages les plus emblématiques du roman de Villaverde, est un commerçant péninsulaire dont le portrait s'inspire du Juif métaphorique. Qu'il s'agisse de sa prospérité fulgurante, de son besoin de reconnaissance sociale, du doute quant à sa « pureté de sang », de son appartenance religieuse supposée ou encore de son apparence physique, tout convergeait pour parfaire une panoplie discursive visant à mettre en relief sa judéité. La protagoniste éponyme de *Cecilia Valdés* est le fruit de l'union illégitime entre Cándido Gamboa et une mulâtresse, María del Rosario Alarcón. Cet adultère sera couronné par la relation incestueuse entre Cecilia, qui était « presque blanche », et le fils du commerçant péninsulaire, Leonardo, né à Cuba. Dans le roman, l'incontinence du père —qui est considérée comme une spécificité juive— fonctionne comme une antinomie du moi créole. En effet, la sexualité déviante de Cándido Gamboa, dont la progéniture métisse et incestueuse menace l'intégrité raciale de Cuba, pointe, comme dans un jeu de miroirs, les pratiques perverses des trafiquants espagnols et leur responsabilité concernant l'augmentation de la population noire à Cuba. L'entrelacement des sexualités de Cecilia et de Cándido ne fait qu'accentuer le désir d'homogénéité des créoles. La judaïsation du marchand péninsulaire opère ainsi comme un stratagème discursif dont le propos est de différencier l'idéal social des libéraux cubains de la réalité coloniale.

Par cette étude sur les changements structurels qui affectent Cuba au XIX<sup>e</sup> siècle à l'aune de la figure du Juif métaphorique, Stephen Silverstein suggère une perspective tout à fait inédite sur la question esclavagiste dans la Perle des Antilles. Le pouvoir en berne de l'ancienne élite créole est au centre de ce déplacement métonymique dont le caractère intersectionnel souligne la complexité. Ce livre représente à cet égard une contribution de premier ordre qui permet d'enrichir l'horizon des études juives, lesquelles s'articulent le plus souvent selon une logique eurocentrée. Le fait de connecter des catégories raciales *a priori* distantes comme celles des Afro-cubains et des Juifs —qui partagent une même ambiguïté socio-raciale— met en exergue l'ambivalence d'un monde moderne sujet à une perméabilité raciale et culturelle que les élites traditionnelles peinent à saisir. L'un des grands mérites de l'analyse de Silverstein tient à son décryptage nuancé de la question abolitionniste qui lui permet d'aller au-delà de la dichotomie traditionnelle entre pro et antiesclavagisme. C'est notamment cette perception binaire de la réalité coloniale de Cuba, ainsi que les interprétations qu'elle a pu susciter parmi les spécialistes, que Silverstein déconstruit avec finesse dans son ouvrage. En définitive, cette très belle étude, qui croise histoire culturelle, économique et politique, et mobilise une bibliographie d'une grande richesse, s'impose d'ores et déjà comme une référence pour les lecteurs en quête d'une approche sophistiquée de l'histoire de Cuba.

Karim GHORBAL

*Université de Tunis El Manar, Túnès*